PETIT VOYAGE: A L'EXPOSITION OU CAUSERIES SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE...

M. de Vaublanc







<36624492050011

Vaublanc

PETIT VOYAGE

A L'EXPOSITION

OU

CAUSERIES SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE

de 1867

PETIT VOYAGE

A L'EXPOSITION

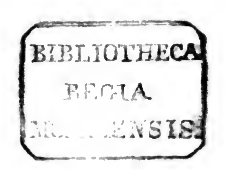
OU

Causeries sur l'Exposition universelle de 1867

Par M. le Vte de VAUBLANC

PARIS — LÉON TECHENER, ÉDITEUR

RUE DE L'ARBRE-SEC, 52. — 1868


BIBLIOTHECA
REGIA

AVANT-PROPOS

Parler encore de l'Exposition ! Nous ramener à l'an passé ! N'avons-nous pas été inondés d'articles, de dissertations et de réclames dont les flots sont à peine calmés !

Que répondre à ce reproche ? Rien, sinon que tout le monde, à commencer par l'auteur, n'a pas tout vu, ni tout lu ; que chacun a sa manière de voir et de juger, et que bien des gens aiment à se rappeler au bout d'un an ce qui les a surpris ou captivés. Or, l'Exposition universelle n'est pas un spectacle de tous les jours. Qui sait s'il se reproduira ?

L'auteur pourrait dire que la publication de cet opuscule a été provoquée par des amis qui

en ont eu connaissance, qui l'ont goûté et qu'il faut satisfaire. Refrain usé ! Les amis de l'auteur et le public sont deux. Tout le monde ne peut être l'ami d'un chacun.

Mais voyez ! ce livre n'est rien... un grain de sable ! un atome ! Il ne fatiguera pas la presse, il ne lui faut pour vivre qu'un demi-centimètre sur le rayon d'une bibliothèque. Les grandes fourmilières ne se font-elles pas de petits brins imperceptibles? L'auteur est fourmi, son livre un brin de papier.

Le public n'est pas encore convaincu, mais l'auteur, lui ayant offert ses humbles excuses, se croit en règle avec lui.

Il prend sa canne et son chapeau, et part pour l'Exposition... qui l'aime le suive !

Chemin faisant, si vous voulez avoir un avant-goût des choses qu'il va voir, parcourez avec lui un petit discours plus savant qu'il n'est gros, mais plus utile que bien des plus gros, puisqu'il sort de la plume de M. Roux-Ferrand, auteur connu, auteur aimé, moraliste, économiste et philosophe. Nous y trouverons ces intéressants

détails sur l'origine des Expositions industrielles (1) :

Soixante-neuf ans avant l'Exposition dernière, François de Neufchâteau, ministre du Directoire, organisait une fête du travail où furent étalés, au Champ de Mars, les produits de l'industrie française dans des constructions servant de boutiques ou de magasins, et formant un quartier percé de plusieurs rues. Cette Exposition dura une décade. Les Parisiens s'y rendaient en foule et y restaient une partie de la nuit. La province n'envoya que 110 exposants.

La seconde Exposition eut lieu en 1801, dans la cour du Louvre, qui reçut 229 exposants. Le premier Consul y distribua des récompenses. Mais c'est là que Jacquart obtint une simple médaille de bronze ! Il a maintenant une statue à Lyon.

La troisième Exposition eut lieu en 1802, et compta 500 exposants.

La quatrième, établie sur l'esplanade des In-

(1) Inséré au commencement de l'année 1867 dans le *Journal de Tout le Monde.*

valides, après la bataille d'Austerlitz, avait 1,423 exposants.

La cinquième, en 1819, occupa les galeries du Louvre et la cour du Louvre. Aux médailles d'or et d'argent jusque-là décernées, on ajouta deux décorations de la Légion d'honneur.

L'année 1827 vit une autre Exposition. 1834 et 1844 accrurent et perfectionnèrent ces concours. L'encouragement et le mouvement de perfection qu'ils imprimaient à l'industrie française étaient constatés d'une manière trop évidente pour qu'on ne renouvelât pas ces heureux essais. 1849 compta 4,532 exposants.

L'Angleterre, en 1851, eut la gloire, dans la personne du prince Albert, de généraliser l'idée conçue en France de créer l'Exposition universelle. Le Palais de Cristal était lui-même une nouveauté. Le nombre des exposants fut de 17,000 pour la Grande-Bretagne, et 6,800 pour la France. La France obtint le tiers de toutes les récompenses, dont 172 médailles d'honneur. Six millions de visiteurs s'y rendirent. Recette totale : douze millions de francs.

Vinrent ensuite les Expositions des États-Unis,

en 1853; de la Bavière et des États allemands, à Munich, en 1854, et celle de Paris en 1855. Là il y eut 3,229 exposants anglais.

Pour la première fois, les produits de l'agriculture et des beaux-arts furent admis avec ceux de l'industrie. Il y eut 22,000 exposants.

L'Angleterre renouvela, en 1862, l'Exposition universelle. La France y occupait 147,000 pieds carrés et 11,000 pour les œuvres d'art, comptant 5,495 exposants pour elle et ses colonies.

I

L'entrée; le palais de cristal; disposition générale; la cour intérieure; les machines; le musée rétrospectif.

Après avoir vu cette réunion colossale de matières industrielles, d'œuvres d'art et de populations diverses, qu'on appelle l'*Exposition universelle de Paris*, j'écrirais cinq cents pages de la plus belle encre, sur le plus beau papier, que ce compte-rendu de mes souvenirs serait encore incomplet. — N'importe; essayons ici une petite esquisse tout imparfaite qu'elle sera.

Je ne suis pas arrivé au Champ de Mars par la plus belle entrée. Celle qui fait face au pont d'Iéna est la porte d'honneur; elle se dresse fièrement, toute pavoisée de drapeaux, ornée de décorations de bois peint et de mille ornements officiels. Venant du noble et sérieux faubourg,

c'est la porte de Rapp, à l'ouest du Champ de Mars, qui s'est présentée à moi.

A chaque porte on est d'abord pincé, c'est le mot, par le tourniquet qui vous appréhende au corps, dès qu'on a jeté sur l'avide comptoir sa pièce de 20 sous. C'est un moment solennel. On peut entrer par là, mais on n'y sortira pas. La sortie, aussi large que l'entrée est restreinte, s'ouvre ailleurs. Ce début n'est pas agréable. Il y a là cinq ou six figures de l'autre monde, sans compter les inévitables sergents de ville qui vous couvent du regard, tant ils ont peur qu'on n'esquive le paiement exigé dans l'étroit passage.

Je n'ai pas fait, cependant, comme ce pauvre homme qui n'a jamais pu comprendre le procédé d'entrée. Il s'est élancé à la nage par dessus le tourniquet. On l'a ramené de vive force, et on l'a forcé de se familiariser avec ce mécanisme brutal. Ne pouvait-on pas inventer autre chose : une barrière plus large, un mouvement plus doux? Je me suis surpris à regretter de n'être pas entré dans le groupe d'un cortége de cour, pour éviter seulement la violence du tourniquet ..... Dernier reste des habitudes d'un ancien métier, ce désir s'est évanoui bientôt.

Nous voilà donc dans l'enceinte de l'Exposition. On a blâmé l'aspect extérieur du Palais (immense halle qui mesure 147,000 mètres car-

rés) bien à tort, ce me semble. Les facétieux et les plaisants, race si nombreuse à Paris, ont répété partout : c'est un gazomètre, c'est un pâté de Pithiviers, c'est une tabatière; oubliant qu'il y a vingt bâtiments tout neufs dans Paris qui ne valent pas celui-là.

D'abord, extérieurement on ne le voit presque pas; il est environné de tant d'appendices, de tant de pavillons et d'édicules de toutes sortes, sans compter les hautes plantations, les colonnes et les phares, qu'on n'en peut guère apercevoir que le pourtour supérieur, la crête circulaire. Ce faîte est orné de banderolles; il représente une immense calotte ou terrasse, soutenue par une série de traverses et de meneaux, en fer peint, qui séparent des jours de cristal dépoli. L'étage supérieur de ce disque immense est en retrait sur le pourtour inférieur. Toutes ces lignes sont agréables. Je ne vois rien là qui blesse l'œil et le goût.

Un critique sévère (1) aurait voulu qu'on élevât sur les hauteurs du Trocadéro, telles qu'elles étaient avant le nivellement, un magnifique palais oriental pour une exposition perpétuelle : c'est une belle idée. Mais alors il ne fallait pas

---

(1) M. Adalbert de Beaumont. *Revue des Deux-Mondes*. Nov. 1867.

confier l'entreprise à une simple commission, et les douze millions avancés par elle, les subsides qu'elle a reçus, n'auraient pas suffi.

Dans les édifices élevés au Champ de Mars, ce n'est pas le palais de cristal qu'il faut blâmer, c'est bien plutôt le bâtiment du *Cercle international*, et de bons juges l'ont condamné avec raison. Quelle banalité de construction, moule éternel dans lequel on jette depuis dix ans toutes les bâtisses parisiennes! L'idée d'un portique, d'une colonne, d'un pavillon saillant, de quelques accessoires de bon goût, n'a pu germer sur le plan de l'architecte. De la platitude, un semblant d'ornementation, le poncis des maîtres-maçons : on n'est pas sorti de là.

Quant à la disposition intérieure du Palais d'Exposition, elle est admirable : ce fut un trait de génie.

Offrir le moyen de parcourir à volonté ce colossal musée, soit dans un sens, par ordre de matières, soit dans un autre sens par population différente, on ne pouvait trouver mieux.

Ainsi, voulez-vous examiner toute la suite des instruments du travail de l'homme, depuis la hache de silex taillée dans l'âge de pierre jusqu'au produit le plus récent de la vapeur ou de l'électricité, vous suivez circulairement une des cinq galeries concentriques. Voulez-vous au contraire passer en revue les produits exposés par

un seul et même peuple, vous prenez un des rayons ouverts sous ces voûtes de cristal, rayons qui ont leur centre commun dans la cour intérieure.

L'édifice est comme un tableau qui vous serait présenté sous deux aspects différents. Dans un sens, ce serait la composition générale et le trait qui ressortiraient; dans l'autre apparaîtraient le coloris et le caractère particulier des visages.

Je m'avançai d'abord au pas de charge, vers le cœur même du monument, jusqu'au péristyle intérieur, et je me trouvai en face des parterres de la cour ovale. De belles fontaines à jets saillants rafraîchissaient un air alourdi, des statues nombreuses dominaient des massifs de fleurs, et une vague d'êtres humains se renouvelait sans cesse dans le promenoir. Foule immense partout, là et ailleurs; mais nulle part d'encombrement.

Au centre des parterres s'élevait un petit pavillon polygonal; c'est le temple de Plutus, le kiosque d'exposition pour les monnaies, le cœur même du Palais industriel : cœur d'or et d'argent pour un siècle de métal. Ailleurs on a installé çà et là des choses qui réveillent des idées de gloire et d'honneur; ici, au point central, tout pour l'argent. Je n'ai point vu ce trésor. J'étais pressé, et peu m'importaient les dollars, les doublons, les piastres et les thalers. N'est-ce

pas une grande tristesse pour le genre humain qu'il faille, seulement pour vivre, tant de ces petits ronds de métal que l'on poursuit quelquefois jusqu'à perdre haleine, et que ceux auxquels ils font défaut soient condamnés à croupir dans la misère et le malaise!

De ce point central il est facile de s'orienter pour commencer l'examen rapide des galeries. Je dis rapide; car quand on veut faire en huit jours une partie des soixante-seize lieues, longueur calculée de toutes les rues, ruelles ou galeries, et de tous les sentiers ou allées du parc, il ne s'agit pas de se promener comme une tortue philosophe dodelinant de la tête à gauche et à droite, sans tenir compte des heures.

Nous voilà donc dans ce labyrinthe de Crète : le Minotaure en est absent; mais on assure que les victimes volontaires du tribut fatal n'y manquent pas.

Ces immenses cercles du Palais de métal et de verre rappellent encore mieux l'enfer du poëte florentin. Sous le demi-jour d'une voûte transparente on étouffe de chaleur. Notez que ce quatorzième d'août on comptait, dans Paris, 32 degrés centigrades à l'ombre!

Mais dans le Palais de cristal on brûlait et on nageait tout à la fois. Le parquet, arrosé sans relâche, devenait sous vos pieds comme un étang. Et quelle brutalité d'arrosement! L'eau vous ar-

rivait sur les pieds en jet subit au moment où l'on y pensait le moins. L'arroseur dédaignait de crier : *gare l'eau!* Les crinolines les plus superbes subissaient des humiliations inévitables. Mais supprimez ce déluge : que serait-on devenu? on aurait mangé la poussière, on aurait bu l'air embrasé (1)!

En suivant le sens circulaire dont nous avons parlé, la grande artillerie tonnante des machines vous appelait sous la première galerie près de l'entrée, la plus vaste par conséquent.

Vous vous attendez peut-être, ami lecteur, à une consciencieuse description de ce que j'ai vu là. — Eh bien! non. — Je n'entends rien aux machines. Je n'en ai saisi que les premiers éléments. Je vous renvoie donc aux mécaniciens, aux physiciens, aux ingénieurs. Je vous dirai seulement que j'ai entendu, dans ces régions mystérieuses des forces géantes, domptées, disciplinées, un tintamarre sans pareil. Le roulement de cent wagons, ou l'harmonie assourdissante des bombardons de Sax, ne sont rien auprès du frémissement et du ronflement des roues, des cylindres, des laminoirs, des bobines, des pompes et des pistons. J'ai vu avec admiration

(1) Sans le système de ventilation établi sur une vaste échelle au moyen de canaux souterrains, la chaleur n'eût pas été supportable.

le peuple, recueilli et penché sur les balcons dominant la galerie, suivre attentivement le jeu créateur de toutes ces mécaniques. J'ai vu du fil et de la laine d'une ténuité imperceptible à l'œil, aller et venir et faire de la toile; j'ai vu fabriquer des chapeaux, des boutons et vingt autres objets, et j'ai dit : l'homme est un animal vraiment ingénieux; en un sens il est bien le roi de la terre. Il a forcé la matière à travailler fortement, vivement et délicatement. L'homme a fait l'éducation de la vapeur et du métal; il a calculé le mouvement et la chaleur, et, maintenant, son ambition sans limite lui fait croire qu'il est tout près de découvrir le secret de la création universelle ..... Mais halte-là! le secret de Dieu demeurera comme lui éternel dans un monde sans bornes, et le vermisseau séchera avant de l'avoir deviné.

Après cette galerie qui renferme l'exposition du matériel des arts chimiques et industriels, l'exposition de la navigation, celles des chemins de fer, des aliments, de la carrosserie et bien d'autres encore, j'ai passé sans transition à celle qui environne le péristyle intérieur et embrasse dans son trajet circulaire la collection chronologique des instruments du travail, depuis ceux de l'homme antédiluvien jusqu'au fabricant de la ve lle. Mais je vous fais grâce de cette nomenclature, d'une suite admirable assurément et

très-complète. Vous avez le catalogue du musée rétrospectif, il vous instruira mieux que moi. Je vous préviens seulement qu'on y trouve, en fait d'art et d'industrie, les plus précieux enseignements, et pour ne citer qu'une des nombreuses collections dont cette encyclopédie chronologique se compose, je rappellerai celle de M. Meymarie, pour les antiquités arabes, qui du quinzième siècle remonte successivement jusqu'au huitième, et jette une vive lumière sur une civilisation presque entièrement disparue.

Voilà l'exposé de ma première journée. C'est assez pour le début. Mon estomac m'avertit que six heures ont sonné; mes jambes, conspirant avec mon estomac, ne veulent plus me porter. Je n'ai donc plus ici qu'une découverte à faire, à savoir : l'exposition des produits offerts à la consommation sur place, produits (j'en ai fait l'expérience) médiocres et chers; mais j'avais passé l'Eurotas et j'aurais avalé le brouet noir!

II.

Les bronzes; les cristaux; les tapisseries; l'orfévrerie et bijouterie.

La seconde excursion me conduisit dans les *rues* parisiennes, c'est-à-dire dans les grandes fractions de galeries assignées aux produits français. Ils triomphent dans tout ce qui se rapporte au luxe d'intérieur.

Il y a partout ailleurs de la richesse et de l'invention; mais l'élégance du luxe portée au plus haut degré n'est égale nulle part à ce qui se voit dans la galerie française.

L'art plastique d'abord s'y montre sous toutes les formes à un point de perfection qui frappe. La ciselure et le moulage, qui se rattachent au sentiment de l'art aussi bien que les travaux de tapisserie, captivent ici tous les regards.

Le métal liquéfié s'est durci, la terre s'est modelée, la couleur minérale s'est vitrifiée dans le feu. L'or et l'argent se sont assouplis sous le marteau, se sont enrichis sous la gravure du burin, pour se marier aux pierres précieuses. La laine plongée dans les matières colorantes a reproduit tous les tons de la palette du peintre.

Voulez-vous apprécier ce que devient le bronze dans les ateliers parisiens? Regardez la reproduction du *jeune chanteur florentin*, de M. Paul Dubois, qui s'accompagne sur le luth. Dans cette grande statuette, galvanisée d'argent sur cuivre, quelle pureté de contours, quelle douceur de grain, quelle suavité d'aspect! Le modèle a conservé son exquise ingénuité. On croit entendre une douce et simple mélodie s'échapper de cette bouche mignonne; la musique d'une âme de seize ans est sur ses lèvres entr'ouvertes.

Il n'est plus question dans ces galeries des bronzes de pacotille et des troubadours de pendule, dont on se contentait il y a trente ans. De grandes figures de métal de la plus rare exécution s'offrent à vous. Noblesse des draperies, beauté calme des visages, sévérité, ampleur et fini du style, en font plutôt des œuvres de maîtres que des articles de commerce. Au moyen du galvanisme on a varié l'apparence de tous les métaux, et, par une fonte habilement conduite, on a triomphé de toutes les difficultés des moulages les plus rebelles. Je vous souhaite pour décor de vos salons quelques-uns de ces bas-reliefs, de ces vases ou de ces figures.

Entre les bronzes et les cristaux quel contraste! Les bronzes vous captivaient, les cristaux vous éblouissent. D'immenses candélabres, des vases gigantesques, des glaces qui auraient

peine à entrer par le portail d'un palais, prouvent que, là encore, les limites du possible dans la fabrication ont reculé devant les efforts de l'industrie éclairée par la science.

Il est intéressant de comparer les résultats de la cristallerie anglaise et ceux que les manufactures de France ont obtenus. Dans les ouvrages de choix, l'Angleterre, par sa gravure sur verre d'un excellent goût, arrive jusqu'à l'élégance classique. On reconnaît là l'influence des modèles exposés à Sydenham et popularisés dans les écoles industrielles. Chaque jour le goût anglais se perfectionne. Pour l'invention et la combinaison dans le dessin des étoffes, la France se maintient encore au premier rang; mais sa rivale la suit de près.

La translucidité du cristal anglais est supérieure; la vivacité de l'éclat demeure à la France, en même temps que la témérité des dimensions. Baccarat, Saint-Louis, Clichy, ont exposé des pièces surprenantes; mais, sous prétexte de la fragilité de la matière, ceux qui aiment à critiquer ne les ont pas épargnées.

Une maison viennoise (Lobmeryr) a envoyé des verreries d'une qualité supérieure.

Près de ces cristaux vous admirez des étagères chargées de porcelaines, de faïences, de poteries les plus variées du monde. Des vases de faïence où un enfant se blottirait, des bassins,

des coupes, des cornets, s'offrent à l'œil décorés des ramifications saillantes les plus délicates, des peintures les plus vives. Sur des fonds d'une intensité de couleur très-énergique des images suaves, vaporeuses, des rêves, fondus par un pinceau de velours, sont venus s'étaler. La céramique française s'est placée au-dessus de toutes les autres.

Les tapisseries des Gobelins, de Beauvais et d'Aubusson dégoûteraient presque de la peinture à l'huile, tant elles sont flatteuses au regard dans leurs nuances si harmonieusement combinées, et dans cette fleur de coloris, dans ce duvet des tons les plus heureux qui conservent du ressort et du moelleux tout à la fois. Malheureusement les ouvrages à grandes figures y sont rares, on en compte deux ou trois seulement. Des juges exclusifs n'éprouvent pas ce regret; ils n'admettent pas que la laine ose imiter les grandes créations du pinceau et de la couleur à l'huile. Ils méconnaissent le charme particulier de chaque genre dans les arts du dessin. Il faudrait donc aussi condamner le pastel, l'aquarelle, la détrempe, la peinture en émail lorsqu'ils sortent des petites dimensions?

Il me semble que l'absence des grandes tapisseries est un mauvais signe. Partout, hélas! l'art se fait petit. Les grandes toiles, les grandes tentures, les grands marbres deviennent rares,

ou n'ont pu être transportés ici. Dans notre société moderne la dimension de l'homme diminue dans la mer de l'égalité, et l'art se conforme à sa taille. Mais ne confondons pas le grand et le colossal. On rencontre quelques géants de pierre ou de métal à l'Exposition. Il y a plusieurs statues équestres : grandes figures, petits ouvrages. Il y a cet empereur Charlemagne à tous crins, et ses deux Francs très-chevelus, qui gardent d'un air farouche la porte de Rapp; rien d'esthétique dans cet énorme groupe.

Aussi l'une des gloires de Paris est dans les infiniment petits, c'est-à-dire dans les bijoux. L'orfévrerie et la joaillerie parisiennes sont demeurées, je ne dirai pas sans rivales menaçantes, mais sans concurrence supérieure. Dans l'orfévrerie anglaise, il est vrai, surtout dans les pièces décoratives pour les dressoirs, dans les vases décernés comme prix dans les courses, ou offerts comme d'honorables souvenirs, vous avez l'imagination, la richesse et le fini. En outre, solidité et précision distinguent la bijouterie anglaise. Mais pour les connaisseurs d'un goût raffiné il faut plus encore. Ils trouvent dans l'orfévrerie parisienne et la joaillerie un sentiment de l'art plus exquis. Il y a sans doute plus de perles et de diamants de l'autre côté du détroit; mais la disposition, l'enchâssure, la délicatesse, la manière de varier et de travailler les

accessoires, ceci est du domaine parisien. De même, pour les travaux d'argenterie, la mesure dans l'élégance, la sobriété dans le luxe, l'inspiration vraiment artistiques sont portées très-loin (1).

Dans cette précieuse salle des bijoux, quel tableau que celui des visiteuses de tout âge! Vous diriez des abeilles groupées à l'entrée d'une ruche avec un bourdonnement d'admiration et de petits airs de convoitise exaspérée. Qu'un homme ne cherche pas à s'insinuer dans ces groupes. Ce serait en vain; il n'y a pas jour pour un éventail de plus, encore moins pour un chapeau rond. Mais on permettra aux hommes d'examiner tout à leur aise l'incomparable surtout de table d'Odiot, grand ouvrage d'argenterie surmonté de figures d'argent massif, et, par le caractère de sa beauté, digne de l'antique.

(1) La première maison de Londres pour l'argenterie, celle d'Elkington, a pour directeurs de la partie des beaux-arts deux Français : Wilms et Moret-Ladeuil.

III.

Les meubles; les dentelles; les livres; meubles d'église ; l'Angleterre et la Russie; l'Italie; les mannequins ; la Chine et le Japon.

Après ces salles brillantes, qui vous prennent une journée entière d'inspection, le reste se laisse admirer plus tranquillement.

L'exposition des meubles a du sérieux. L'utile, le nécessaire, et en même temps l'agréable, se retrouvent là. Ce sont de belles bibliothèques d'ébène et d'ivoire; des bahuts de palissandre incrustés de porcelaines peintes ou d'émaux, de médaillons niellés de filets d'argent, ou de rinceaux de bronze doré. Le bibliophile ne les voit pas sans envie, mais ses plus vives tentations sont ailleurs : dans la région des livres.

Il y a ensuite les lits somptueux, les tables ciselées, toutes sortes de meubles ravissants; mais si vous êtes femme ne perdez pas en face de l'ébénisterie un temps précieux ; hâtez-vous vers les vitrines de la mode.

Encore un triomphe de Paris ! Pour ma part, je me suis contenté des modes portées, des

modes vivantes, très-animées, qui s'agitaient, émues d'un intérêt palpitant, devant les armoires de hautes et puissantes dames, mesdames les modistes.

A l'exception d'une robe à queue de paon, je n'ai rien vu de près; je n'ai aperçu qu'un ensemble. Mais j'avoue que ce vêtement unique m'a égayé. Figurez-vous une grande robe à queue, de satin gris de perle, rayée de haut en bas par de longues plumes de paon brodées à la main avec une si rare exactitude, qu'il faudrait avoir le nez dessus pour ne pas les croire arrachées de la queue même des oiseaux de Junon. — Bien hardie la femme qui s'affublera de cet habit! queue de robe et queue de paon; c'est trop à la fois... Trop de majesté et trop d'orgueil.

Il y a autant de luxe et plus de goût dans ce bosquet aérien : la galerie des dentelles. Retenez votre respiration; le moindre souffle ferait envoler ces riches et légers tissus, ces fils presque invisibles tendus pour captiver les belles esclaves de la mode, qui accourent en foule, comme des mouches aux toiles de l'araignée. Mais n'ayez pas peur : elles n'y resteront pas. C'est la toile qui suivra la mouche, et c'est l'argent du mari qui paiera les frais de ces embûches perfides.

Dans cette dernière catégorie, la plus intéressante, je crois, aux yeux des élégantes de Paris,

je me suis senti déplacé, et je suis allé chercher ailleurs les robes des beaux livres, et les dentelles des reliures de luxe.

Voici les éditions de l'Imprimerie impériale, de vrais chefs-d'œuvre, où l'on retrouve les types de tous les caractères d'écriture connus et les imitations nouvelles de gravures de lettres si élégantes des Etienne, des Elzeviers, des Didot. Voici les spécimens de l'Imprimerie impériale de Vienne, et ceux des premiers éditeurs anglais. Quel beau papier ! vrai vélin ! Quel luxe de marges et de vignettes, de lettres grises et de culs-de-lampe! Hélas! tout cela est emprisonné sous verre. On voudrait un moment palper ces maroquins gauffrés d'or, ces mosaïques de peaux coloriées, ces agrafes d'acier finement ciselées; passer au moins le doigt, bien discrètement, sur le satin de ces papiers vergés et glacés plus unis que la peau humaine la plus fine !... ce bonheur vous est interdit.

Au sortir de cette galerie je remarque pour la première fois les grands écriteaux qui doivent guider mon pélerinage. Je lis : Rue de Londres, rue de Vienne, rue d'Amsterdam, etc... c'est l'univers à voir en quelques heures. Marchons donc à la vapeur, le temps presse, et le Champ de Mars a plus d'un kilomètre de long.

Aussi, pour l'Angleterre d'abord, nous ne pou-

vons rappeler ici que ses beaux meubles d'église d'un gothique un peu saxon, mais d'une convenance et d'un caractère vraiment religieux qui n'excluent pas l'élégance sérieuse. Je ne vois, dans la partie française des objets analogues déposés dans les galeries, qu'une œuvre supérieure : c'est l'autel d'or et d'émail de M. Poussielgue-Rusand.

Que de péchés d'envie cet autel incomparable et ce tabernacle, dignes du temple de Salomon, ont dû faire commettre à MM. les ecclésiastiques venus en si grand nombre à l'exposition ! Si j'étais prélat je ne dormirais pas tranquille que je n'eusse placé dans mon église métropolitaine un monument tout semblable, éblouissant de richesse, incrusté de pierreries, embelli de figurines, émaillé comme une châsse de Byzance. — Non, un pareil autel est digne d'Amiens ou de Cologne ! J'ignore quelle heureuse église le possédera, mais le dessinateur qui l'a conçu, les ouvriers qui l'ont exécuté, ont fait éclater la puissance de l'art inspiré par le christianisme.

En fait d'ornements d'église, n'oublions pas que la Russie s'est placée des premières. Là vous avez ces chapelles domestiques à retables peints, dorés, émaillés, où la Panagia représentée par un pinceau délicat et suave vous invite à prier. Non loin de là sont étalées des mitres, des chappes d'une magnificence orientale. Ce n'est

pas tout. On ne saurait être indifférent devant les porcelaines peintes, l'argenterie, les colonnes de lapis, les jaspes, les granits, les porphyres, et les grandes mosaïques de cette exposition, sans compter l'énorme caillou brut et irrégulier de malachite, envoi du comte Demidoff, qui s'offre à vous comme un rocher extirpé des entrailles du sol sibérien. Il a plus d'un mètre de longueur. Sa hauteur n'est guère moindre. Et, chose bien rare! il est d'un seul morceau! On pourrait y tailler des pendants d'oreille, des broches et des agrafes, pour toutes les élégantes de Saint-Pétersbourg.

Dans les avenues italiennes vous verrez des meubles florentins, des tables incrustées de pierres dures, d'un grand prix, d'un fini, d'un poli surprenants et du plus heureux dessin.

Dans la région germanique, avec ces élégants ouvrages en métal de Berlin, ces beaux missels de Bavière, certains meubles de Vienne, des cristaux de Bohême et des toiles de Silésie, des porcelaines de Meissen, vous découvririez encore un millier de choses allemandes qu'il faudrait citer si le temps et la place ne nous faisaient défaut.

Il y a même là du divertissant à côté de l'instructif et de l'utile. Vous y voyez une collection de costumes de paysans portés par des mannequins de grandeur naturelle, et vous

y retrouvez avec plaisir le naïf et pittoresque accoutrement des paysans de la Souabe : vaste tricorne, demi-cent de boutons grands comme des écus de cinq francs, à l'habit ; taille sous les épaules, basques flottantes sur les mollets, gilet rouge, culotte de peau, bas chinés, et d'honnêtes boucles d'argent sur d'épais souliers. Il y a toute une population de ces amusants personnages Mais, en ce genre, la Turquie a mieux fait encore. Elle vous montre dans ses grandes poupées costumées tous les uniformes et vêtements officiels du vieil *Islam*, tout cet Orient qui s'en va, qu'on ne trouve plus qu'au Caire, ou dans les féeries de nos opéras : le chef des Janissaires et sa fameuse marmite, les Icoglans, les premiers Effendis, le Kislar-Aga, le Grand-Visir, etc., etc.

Mais puisque nous avons mis le pied en Orient, qui nous empêche de pousser jusqu'à la Chine et jusqu'au Japon ?

L'exposition chinoise forme un riche musée, ou plutôt une suite de boutiques les plus amusantes du monde. Elles n'ont de rivales que les boutiques japonaises. Je dis boutiques ; car, dans ces opulents réduits, vrais boudoirs de l'industrie asiatique, on peut acheter..... au poids de l'or, il est vrai ! S'il fallait énumérer ces belles étoffes, ces objets d'ivoire, de laque et de bronze, on ne s'en tirerait pas. Doublez,

triplez, en idée, la richesse et la variété des collections ordinaires que l'on peut voir dans les musées de l'Europe, et vous aurez l'exposition chinoise et celle du Japon ; chacune avec son caractère particulier.

Le Chinois est un peu joujou : il s'enlumine de couleurs vives ; ce sont des œuvres enfantines, minutieuses, patientes et fragiles ; tandis que le Japonais est solide, sérieux, achevé dans son travail à un degré qui fait l'étonnement des meilleurs ouvriers européens. Sans entrer dans la comparaison difficile des objets de porcelaine, examinez les laques. Quelle solidité, quel fini incomparable, quel éclat de vernis, et quelle saillie dans les applications les plus compliquées et les plus surprenantes ! Ils ont aussi des armes, poignards et sabres, de première qualité ; et telle est la beauté d'exécution de tout ce qui sort de leurs mains, qu'on peut prévoir le jour où ils imiteront avec succès les ouvrages les plus exquis de l'Europe. Le Chinois vit encore exclusivement de sa vieille civilisation pétrifiée de plusieurs centaines de siècles ; le Japonais est entré dans les parages de l'industrie moderne, et peu à peu il se donnera tout ce qui lui manque.

IV.

Les buffets; le cottage anglais; les cafés; les boissons.

Cette différence de physionomie qui frappe le promeneur engagé dans la ruelle de deux expositions rivales, n'existe pas seulement pour les deux contrées lointaines que nous avons nommées. Elle se montre partout, à des degrés divers, et caractérise chacune des nations qui sont venues concourir au Champ de Mars. Ce serait même un ouvrage curieux à faire que de retracer les rapports qui existent entre le caractère de chaque famille humaine, et l'aspect de chaque groupe national de produits industriels et d'œuvres d'art.

Quelquefois, aussi, c'est par des contradictions que l'humeur d'un peuple se manifeste. Notre âme, à certaines heures, se récrée volontiers hors de son élément natif. Vous passez, par exemple, devant le buffet anglais. Les consommateurs s'y montrent sérieux, calmes, et

jouissant avec dignité de toutes les friandises de la gastronomie britannique. Mais l'aspect du buffet même forme un contraste avec le groupe des consommateurs, et ferait envie aux confiseurs du boulevard du Temple. C'est quelque chose de sémillant, coquet, bigarré, à vous éblouir les yeux : de petites glaces et de petits cristaux de couleur, des flacons à liqueur des nuances les plus vives, et des pâtisseries alléchantes servies par de jolies filles de comptoir à l'air décent et mesuré.

Tout à côté du buffet anglais vous tombez dans le buffet américain. Il s'annonce par un grand tableau où sont inscrits tous les breuvages imaginables, excepté celui que nous devons au patriarche Noé, lequel ne semble pas avoir connu les Américains. En conséquence le vin du pays fait défaut; mais vous y boirez les mélanges les plus surprenants de soda, de liqueurs, de bières, de jus de fruits, de sorbets indéfinissables, de tout ce qui ne dédommage pas du vin, mais qui peut tenter un gosier incendié par les trente-deux degrés du mois d'août.

Le caractère anglais se manifeste réellement ailleurs, dans leurs crèches, leurs petites écoles, leur campement militaire, leur musée, leurs machines, et dans le cottage-modèle patroné par le prince de Galles.

Vous trouvez dans ce cottage, gracieuse et originale demeure, très-ornée au dehors, très-confortable au dedans, tous les ustensiles de ménage perfectionnés qu'il soit possible d'imaginer; jusque dans les plus petits recoins propreté et bien-être. Aux fenêtres plantes grimpantes et vitraux enchâssés dans le plomb, sur le sol carrelage de briques de couleurs; mosaïques et faïences sur les murs; des fourneaux qui sont autant d'ingénieuses machines; l'éclairage et l'eau prodigués partout. Au dehors même, au lieu de nos vilains toits, de nos hideuses cheminées, sur un faîte élégant des conduits pour la fumée qui sont de véritables ornements.

Mais, revenons au quartier des buffets et des restaurants.

Dans le voisinage de l'Amérique fument et pétillent les petites fricoteries parisiennes, les gargotes populaires et les buvettes pour les petites bourses. Tout ceci est à l'est du Palais. Quant à la haute cuisine française, et aux cafés allemands, l'ouest du pourtour leur appartient. O honte! le circuit, presque entier, à l'extérieur de ce grand colisée industriel, est consacré à la mangerie et à la buverie!..... le beefsteak se fait sentir aux quatre points cardinaux ; les garçons de café et de tables d'hôtes fourmillent en cette région, la serviette sous

le bras, le ventre étroitement serré dans un tablier de blancheur éblouissante. On mange beaucoup; mais on boit encore plus. Qui pourrait dire ce qui s'est consommé de liquide dans les journées caniculaires de l'exposition!

J'entrai un instant dans le café bavarois, où le *Riegel-Haube* (1) et le corsage aux chaines d'argent figuraient dans le comptoir. Ces dames étaient peu jolies (sans doute par mesure de prudence), et leur bière n'était pas bonne, du moins ce jour-là. Je n'ai pas reconnu la bière véritable de Munich. Elle coûte à Paris 40 centimes la choppe, tandis qu'une demi-mesure se paie 10 centimes (3 kreutzer) à Munich. Il me semble que les droits de douane et frais de route sont plus que payés. Mais les consommateurs me parurent très-satisfaits de boire cette bière médiocre et de la payer quatre fois plus cher qu'on ne la vend au lieu de fabrication, si tant est qu'elle fût réellement munichoise.

Les buffets et restaurants français contrastent avec ceux de la Grande-Bretagne. Ils sont solennels, simples et sévères. Ils semblent avoir mis l'habit noir et la cravate blanche. D'innombrables tables avec la nappe, le couvert Ruolz, et les chaises de palissandre : voilà

(1) Coussinet brodé d'or ou d'argent qui se pose sur le chignon.

le décor. Le peuple qui se croit le plus gai de la terre est pourtant digne et recueilli dans ses établissements alimentaires, qui ont je ne sais quoi de sérieux et de froid comme l'architecture municipale de Paris. La gaieté est plutôt hors de la salle, devant les portes, sous le grand *velarium* du pourtour, où une foule de visiteurs mangent et boivent, assis devant les cafés et restaurants. L'union existait alors entre la location des chaises et les propriétaires des restaurants et cafés ; le public en profitait. Quelques jours après, rupture soudaine!.., la location des chaises revendique ses priviléges, se tient à distance, et le schisme dure encore. Le public, les cafés, et les chaises, y perdent tous..... Comment la querelle finira-t-elle (1)?

J'ai essayé de tous les breuvages imaginables pendant ce séjour brûlant dans Paris. Mon début fut heureux. Je vis sous le pourtour du Palais de cristal, non loin de la porte de Rapp, un beau nègre, au visage riant et luisant, qui versait aux gens altérés du *nectar impérial*. Le nom me tenta. Ce Ganymède au teint d'ébène fabriqua prestement devant moi son divin nectar avec, je suppose, de l'eau gazeuse à la glace, une goutte de liqueur de vanille, et je ne sais

(1) Elle n'a pas fini ; l'Exposition s'est fermée sur cette guerre civile.

quel sirop aux amandes. C'était frais, savoureux, parfumé. Un peu de neige demeuré au fond du verre complétait la séduction. L'épreuve m'avait réussi. Mais ce n'est pas toujours le cas. Ailleurs il y a des inventions de breuvage que je ne recommanderai à personne. Après tout, les gosiers et les estomacs diffèrent tant les uns des autres ! L'ale d'une affreuse amertume, le whisky composé de charbons ardents, l'absinthe qui rend idiot, comptent des millions d'amateurs.

V.

Hors du parc; les villages et les kiosques; l'Orient et l'Afrique; maisons japonaises et chinoises; l'isthme de Suez.

A peu près en règle avec les curiosités intérieures du Palais, il m'était permis enfin de vaguer au grand air çà et là, et de voir les constructions du parc.

Ce Champ de Mars, où, dès l'année 1822, j'avais été témoin des courses de chevaux et des revues militaires, sous le régime des rois légitimes Louis XVIII et Charles X, me parut

transfiguré jusque dans la moelle de ses os : de grands arbres, de belles plantes, des lacs, des rochers, des cascades, des bosquets, là où il n'y avait auparavant que du sable.

On pouvait maintenant faire dans le parc son tour du monde.

Vers le côté de l'est, on trouvait les villages de brique et de chevrons, les tentes de peaux des Tartares nomades, l'Isbah russe avec de grandes écuries soignées par de beaux cochers à longues barbes et à longues robes. Un peu plus haut les chalets suisses, le chalet modèle de M. Kœffer, les constructions germaniques, la grande brasserie viennoise, le charmant kiosque mauresque de Diebitsch de Berlin, comparable, assurément, aux plus belles salles tunisiennes ou égyptiennes où nous entrerons tout à l'heure. Vers le nord, non loin de l'École militaire, les musées particuliers de la Belgique, de la Bavière. A l'ouest l'élégant chalet de la Commission impériale de l'Exposition, qui s'élève comme un observatoire et domine tout le Champ de Mars. Puis, le petit bazar de la Compagnie des Indes, où s'étalent de merveilleux cachemires, des tissus d'or et de soie dignes de parer la princesse Badroulboudhour; ils sont accompagnés de miniatures qu'on devrait voir à la loupe, et qui racontent toute l'histoire de la fabrication des tissus indiens. Dans le voisi-

nage, en vous rapprochant de l'avenue principale, vous trouverez le pavillon de l'Empereur. Il est magnifique, et de tous les styles. En meubles et en ornements il y a là du Turc et du Louis XIV, de la Renaissance et de l'Empire; peu d'ensemble, beaucoup d'élégance.

N'oublions pas les baraques anglaises de campement, dont le confort attrayant rappelle le refrain de la *Dame Blanche* : « Ah ! quel plaisir d'être soldat !... » Quand le soldat est heureux... car, bien près de là, on donne dans un autre campement qui ne permet pas d'oublier les cruelles chances de la guerre : celui de l'association internationale pour le soulagement des blessés.

Plus près de la Seine, en passant à l'est, les dômes et les minarets, l'Afrique et l'Orient, le palais du vice-roi d'Egypte, et le pavillon du Sultan, vous crient : « Arrêtez-vous ! »

Style arabe et mauresque, l'Alhambra et les Mille et une nuits, cintres en fer à cheval, colonnettes guillochées, damasquinées, fenêtres en moucharabys, innombrables arabesques, coupoles dorées, fontaines jaillissantes, rien ne manque à ce palais pour nous faire croire à l'Orient. L'œil et l'imagination sont satisfaits. Ces formes vous rappellent l'instinct sûr et fécond des Orientaux dans tout ce qui est ornementation. Ils ont été en ce genre les maîtres

des autres peuples, et les meilleures créations du décor grec, gothique, ou *renaissance*, remontent jusqu'à eux par une longue filiation.

L'habitation du bey ou *Bardo* tunisien, est la plus magnifique et la plus complète de ces reproductions arabes. On monte à l'étage d'honneur par de nombreux degrés, entre deux rangées de lions pacifiques. Une délicieuse façade vous ouvre son portique, et l'on pénètre dans le sélamlik ou salon de réception. On voudrait n'en plus sortir, s'étaler sur les tapis de Smyrne, sur les divans turcs, dormir sous la coupole aux vitraux de couleur, ou guetter les passants à travers ces petites cloisons à jour, si joliment évidées, qui tamisent l'air extérieur pour rafraîchir la salle. Ajoutez à cela tout le mobilier asiatique ou africain le plus séduisant : les coffres incrustés d'ivoire et de nacre, les rayons de bois de rose, les narguilés d'ambre, de cristal et d'argent, les lampes découpées en dentelles, les brûle-parfums ciselés finement, et mille autres petites merveilles à l'usage des odalisques absentes, seuls objets qu'on ait oublié d'exposer parmi ces belles inventions.

Au rez-de-chaussée du palais sont les boutiquiers, les domestiques, les cafetiers. On se croirait là dans une rue d'Alger. Mais barbiers, marchands, esclaves, etc., ont été si souvent racontés et dessinés, que nous n'en dirons rien.

A quelque distance de ce palais, on peut voir un caravansérai ou hôtellerie-bazar qui est une fidèle copie des *okel* d'Orient. Comme nous avons omis de pénétrer dans l'intérieur, nous ne le décrirons pas ; nous savons seulement que la cour, environnée de piliers et de galeries, est garnie de boutiques arabes et turques, avec un café qui ne s'ouvre que pour les privilégiés.

Le kiosque du pacha d'Egypte, moins magnifique que le *Bardo* du bey de Tunis, reproduit dans un goût plus sévère les détails que nous avons énumérés plus haut.

Le Maroc se montre à son tour ; mais très-modeste en comparaison de ses voisins, quoique marqué aussi d'un cachet particulier.

Lorsqu'on sort de cette région orientale on se demande si les bâtisseurs du Paris moderne n'ont pas rougi en comparant ces charmantes habitations, improvisées en quelques semaines et cependant si élégantes, si solides, si harmonieuses de forme, et si complètes, en les comparant, dis-je, avec leurs insignifiants massifs de pierres, jetés dans un même moule d'un *Louis XIV* ou *Louis XV* bâtard ?

Deux choses, surtout, dans la partie asiatique du parc, récréent les yeux et réveillent l'imagination des promeneurs : la maison japonaise et le café chinois.

On sait que les maisons japonaises n'ont pas d'étage, qu'elles sont en bois, les murs de clôture en palissades de pieux et de nattes, les chambres sans siéges et sans bois de lit, les cloisons en papier. Telle est la maison japonaise très-complète et très-légère, envoyée tout entière par le Taïcoun.

Entrons dans cet étroit domicile habité par deux dames. Le salon est comme un vestibule ouvert au public, qu'une balustrade maintient à distance respectueuse.

Ces dames s'occupaient de je ne sais quel petit ouvrage insignifiant. Accroupies, pelotonnées sur elles-mêmes, emmaillottées dans de larges robes de soie à fleurs, elles passent ainsi leur journée à se laisser toiser de la tête aux pieds, et fixer jusque dans le blanc des yeux. Leur robe bouffante fait, par le moyen de la ceinture, un amas de plis, une sorte de ballon d'étoffe au bas du dos, siége portatif qui ne les quitte pas, et qui est toujours sous la main puisqu'il les suit de même qu'un page discret. Cette nature japonaise est toute particulière. Figurez-vous quelque chose comme une grande poupée de caoutchouc, riche d'embonpoint, coiffure hardiment dressée, un peu hérissée, et piquée comme une pelotte de grandes aiguilles mêlées de quelques fleurs ; un visage plat, couleur citron ou de la nuance d'un jaune

pâle et huileux ; des yeux qui ne manquent pas d'intelligence et brillent sous un petit arc délié de noir de jais. Prenez un pinceau bien fin et tracez légèrement une virgule un peu cintrée : voilà le sourcil de la Japonaise. Le nez est peu saillant, la bouche petite. En un mot un visage de porcelaine du Japon, car les peintures chinoises et japonaises que nous voyons sur les vases sont d'une parfaite exactitude. Pour qui n'est point familier avec la nature de l'extrême Asie, ces porcelaines semblent des images de convention ; pourtant elles ne sont que la reproduction du modèle vivant.

Ce groupe féminin semblait la nonchalance personnifiée ; leur prunelle noire me parut la seule partie très-active, très-vive de leur corps, et très-versée dans la langue universelle de la coquetterie. J'arrivai là au bon moment pour observer un changement dans l'attitude de ces créatures exotiques. L'une d'elles se leva, traversa lentement les rangs du public, et se retira dans la partie de l'habitation attenante au soi-disant salon. Quelques minutes après elle en sortit avec la même assurance et la même placidité de maintien pour rejoindre sa compagne. Un coup d'œil, indiscret peut-être, avait fait supposer au public que le petit appartement en question était une chambre à coucher et une garde-robe tout à la fois.....

chambre à coucher, c'est beaucoup dire puisque les Japonais n'ont pas de lits. Ils dorment sur des tapis qu'on roule le matin et serre dans des armoires.

Pendant que je restais bouche béante, le nez en l'air, devant ce tableau oriental, mon oreille subissait de temps à autre de terribles ébranlements. Les amateurs du bruit, et il y en a beaucoup en France, frappaient non loin de là sur un gong ou sorte de tam-tam, au moyen d'une poutre qui est tenue en équilibre devant l'instrument. Un coup de marteau sur le *bourdon* de Notre-Dame n'aurait pas produit un vacarme plus effroyable.

Du Japon à la Chine il n'y a qu'un pas. Ici le bâtiment d'exposition est plus important, plus compliqué; mais il n'est pas venu par mer. Il est de fabrication française ; néanmoins il reproduit scrupuleusement les habitations et les kiosques les plus élégants de l'Empire-Céleste. Vous avez vu, sur les laques et les écrans, ces toitures retroussées comme des dents d'éléphants, ces terrasses, à légers balustres, soutenues par de minces colonnettes, ces fenêtres ovales, rondes, carrées, voilées durant la chaleur par des stores de jonc vert, ou fermées d'un bizarre treillage, ces pavillons capricieux qui s'accrochent aux bâtiments voisins par des ponts aériens disposés en zigzag ; le tout orné

de clochettes, de grandes lanternes de papier ou de cages d'oiseaux suspendues, de figures grimaçantes, d'animaux impossibles, de dragons fantastiques, un joyeux palais de plaisance brillant des couleurs les plus vives, des contrastes les plus inattendus.

Ainsi vous pouvez facilement reconstruire en idée le café chinois et ses dépendances, charmante habitation, joujou d'un peuple enfant pour une partie de cache-cache. Ajoutons qu'il est entouré de jardins garnis de siéges en porcelaine, qu'il s'est annexé un théâtre, qu'on y prend le café, le thé à la chinoise, qu'on y vend des chinoiseries de toutes sortes dont la nomenclature remplirait une page. Il faut compter aussi une agréable petite exposition spéciale des instruments de supplices les plus atroces du peuple le plus cruel de la terre, dans le but, sans doute, de prouver quelle inépuisable imagination l'Orient sait mettre dans la torture du pauvre corps humain. La mort est comptée pour rien : c'est la souffrance portée à son dernier paroxysme, par les raffinements de la cruauté, qui doit être la punition du crime.

Sur les terrasses de ce château de cartes, sous ses riantes galeries, on respire l'air frais du soir, tout en contemplant des saltimbanques qui n'ont rien de chinois et que j'ai déjà vu cabrioler à la foire de Munich. S'il faut en croire les

affiches, pourtant, on aurait quelquefois joué sur ce théâtre des pièces traduites du chinois; mais je n'ai pas eu l'adresse de choisir ces jours-là.

Quand vous montez au premier étage du joli pavillon attenant au café-magasin, vous y trouvez deux Chinoises qui vous vendent du thé, si vous en désirez. Elles m'ont plu infiniment mieux que les Japonaises; ces dernières étaient, dit-on, d'une classe moins relevée.

Les deux filles de l'Empire du Milieu sont assises à l'européenne devant un comptoir. Leur maintien est naturel et décent. Il y a de l'honnêteté dans ces jeunes visages. Leur oncle (si je ne me trompe), avec sa casaque chinoise, ses souliers épatés à doubles semelles de feutre, et sa queue nattée qui commence on ne sait où et qui n'en finit pas, leur sert de chaperon. Les Japonaises étaient coiffées en hauteur, celles-ci le sont en largeur. L'une a un teint d'abricot, un vrai visage de fine terre cuite mate, l'autre de cire blanche transparente ou d'opale. Le contraste vous surprend. La fille au visage pâle est vraiment jolie, avec quelque chose d'étrange qui ne manque pas de charme, mais qui est si parfaitement physionomie de vieux laque ou d'éventail qu'on est prêt à lui rire au nez. Bouche mignonne d'un rouge de cerise, traits fins, nez droit, yeux en coulisse, le tout délicat, pur, et même distingué. De ses petites mains un peu

trop maigres elle fabrique des espèces d'allumettes parfumées. Elle babille, elle sourit, elle vous regarde finement, mais avec décence et douceur. Puisse-t-elle garder jusqu'à la fin de l'Exposition parisienne cette même physionomie candide et ouverte, et la rapporter dans sa patrie!

Les deux établissements que nous venons de visiter sont amusants; permettez-moi maintenant d'être sérieux : il s'agit de l'ouvrage le plus gigantesque qui ait été entrepris en Egypte depuis la construction de la grande pyramide, c'est-à-dire du percement de l'Isthme de Suez. M. de Lesseps, en creusant le sol du désert, grave son nom dans l'immortalité de l'histoire.

Personne n'ignore qu'il a fallu sept ans, quatre cents millions, et plus de vingt mille bras (sans compter des machines qui représentent la force de près de cent mille bras) pour ouvrir la terre égyptienne à une profondeur nécessairement considérable, puisque cette tranchée, devenue fleuve, doit porter des vaisseaux de haut-bord. Le parcours sera de plus de trente-deux lieues (150 kilomètres, dont 54 kil. de lacs), et l'on n'est parvenu encore qu'aux deux tiers du chemin. Ce pays, cette double tranchée : canal d'eau douce et canal maritime; ces instruments de travail, ces ports et ces magasins, tout cela est représenté à l'Exposition dans un bâtiment spécial.

Il est vrai que quelques personnes élèvent encore des doutes sur l'issue de cette entreprise. Mais ces esprits défiants sont en minorité. Le plus difficile est fait ; le reste s'achève, et cent autres millions viennent d'être souscrits pour acquitter les derniers frais. Ce n'est pas trop. Les fortifications inutiles de Paris n'ont-elles pas coûté sept cents millions, et l'embellissement ou rajeunissement de cette ville ne s'élève-t-il pas à des sommes fabuleuses, avec un excédant, pour dépenses imprévues, de 500 millions? Reste à voir la manière dont l'eau se conduira quand ses flots salés envahiront le nouveau lit qu'on leur a préparé avec tant de labeurs! Il y a des gens qui disent : « Le sable boira l'eau », — ou bien : « Le sable s'émiettera dans l'eau », — ou bien : « Le niveau défectueux repoussera l'eau. » Espérons que rien de ces malveillants pronostics ne se vérifiera. Un bon morceau de l'Afrique sera coupé. L'Inde ne sera plus qu'à quinze journées de l'Europe, malgré feu lord Palmerston, et malgré le Sultan.

VI.

Musées ; expositions particulières ; église gothique ; arsenaux ; maisons d'ouvriers.

Quittons l'Orient et l'Afrique pour revenir en Europe, en délaissant le café de Tunis où nous serions assourdis par une musique tapageuse et monotone, éternel *bamboulah* dont les notes tombent comme la grêle sur des peaux tendues et des cordes rétives.

Voici l'Allemagne qui chante à tue-tête dans la brasserie bavaroise. Je me hasarde à l'entrée de ce *wirthshaus*. L'orchestre est bon, et salué d'applaudissements à faire tomber les oiseaux du ciel. La bière et le rôti sont servis par des *kellnerinnes* (servantes sommelières) en prétendus costumes de paysannes bavaroises. Hélas ! elles n'ont rien de bavarois. Je doute qu'elles sachent un mot d'allemand. On leur a donné un corsage noir, une robe très-écourtée de couleur claire, des manches de toile blanche et un nœud de ruban sur la tête. Si ce nœud était noir il rappellerait certaines coiffures des environs d'Augs-

bourg ou de Nuremberg, mais ce sont des rubans de toutes nuances achetés dans la rue Saint-Denis.

Chacune d'elles porte fièrement à la poitrine un numéro gravé sur une plaque d'étain : autre invention parisienne. Que signifie ce numéro ? Est-ce en échange de leurs petits noms : Katty, Nannerl, Franzel, Walpourg ? ou serait-ce l'étiquette de l'Exposition?... fi ! J'ai ouï dire que la réputation de la grande brasserie était un peu louche, mais je n'en crois rien. Ce qui semblerait venir à l'appui des mauvais propos, c'est que la brasserie se transforme le soir en café chantant. Honnêtes tavernes des bords de l'Isar ou du Mein, l'importation des sirènes en costume de bal, chantant devant les glaces panachées et les carafes d'orgeat, heureusement n'est pas encore parvenue jusqu'à vous. Vos soirées musicales et vos concerts n'ont rien de commun avec le café chantant.

La région des concerts et des cafés s'étend fort loin. Elle touche au bâtiment du cercle international, où l'on trouve à côté des cafés et des bazars une grande salle de concerts fort insignifiante.

Tout près de là on aperçoit cet horrible temple mexicain qui rappelle les anciens charniers ou boucheries religieuses de ces contrées inhumaines. Le sang qui a coulé sur ces autels pen-

dant plusieurs siècles, semble avoir inoculé pour jamais la cruauté aux peuplades mexicaines, fières d'avoir vu en dernier lieu immoler une victime de race impériale.

Plus douce est la vue des pavillons où l'on vend des bibles, où l'on distribue gratuitement des traités religieux, où les sermonneurs évangéliques, prédicateurs américains, prononcent leurs anathèmes contre la ville de Paris, qu'ils menacent du feu du ciel.... manière gracieuse de se montrer reconnaissants de l'hospitalité qu'on leur a donnée. Ils ont des trésors de bile vertueuse contre la Babylone de l'Europe, et ils oublient que Londres, Berlin et New-York laissent entrevoir, dans l'ombre des ruelles populaires, des plaies bien autrement révoltantes.

L'Eglise gothique, placée vers le sud-ouest, est un monument de pierre très-achevé, d'un style ogival élégant, orné de sculptures et de vitraux. Quel dommage qu'il soit destiné à la démolition, comme tout le reste de ces monuments ! on y trouve un vrai musée sacerdotal et catholique qui mériterait un catalogue à part.

En remontant vers le nord-ouest vous avez les arsenaux. L'Angleterre expose ses canons merveilleux, la Prusse son projectile colossal, et, sur ce point, la France ne lui cède pas. D'autres diront qui a fourni l'instrument de mort le plus

gigantesque ; je n'en ai pas pris les mesures. Pauvre corps humain si compliqué, si délicat, si voisin à tout instant de la maladie et de la mort, qu'un moucheron peut tuer, qu'une piqûre d'épingle peut paralyser, c'est contre lui qu'on dresse des cavernes de fer fondu, vomissant des globes géants, afin de hacher en un coup, et mettre en morceaux dans des mares de sang des masses de chair humaine. Ah ! la belle exposition et la belle industrie ! Glorifiez-vous, ingénieurs, artilleurs et souverains !

Faisons quelques pas, une consolation nous attend. L'homme n'est pas toujours tigre ; il y a au fond de son cœur un petit coin de pitié. Non loin des ateliers de destruction vous découvrez, dans les massifs de verdure, quelques maisons de modeste apparence : inspirations de paix et de charité. Ce sont des maisons pour des ouvriers. On s'est posé le problème, il y a déjà quelques années, d'assurer dans la construction la plus économique tout ce que réclame le bien-être d'une famille d'artisans. L'Empereur a fait élever sa maison-modèle. Elle peut loger deux ménages, sans compter le rez-de-chaussée destiné à des boutiques qui se louent. L'aspect de cette demeure est riant. Construite en bonnes briques, elle a des mansardes, un toit d'ardoise, des escaliers petits et clairs, un mobilier simple mais excellent. Il y a même un peu de luxe ;

comme de jolis papiers de tenture, des meubles de noyer poli, des cheminées à tablettes de marbre, avec glaces et pendules, etc. Pour 1,500 francs par an le locataire, après un certain nombre d'années, peut devenir propriétaire.

La Compagnie de Blanzy (Saône-et-Loire), et M. Japy de Beaucourt, ont aussi leurs maisons-modèles. Ce dernier offre quatre pièces au rez-de-chaussée, une grande chambre contenant quatre lits au premier, pour le prix de 2,000 francs payable en onze ans. Ainsi 20 francs 10 centimes par mois (252 francs par an). N'est-ce pas une modicité de revient sans exemple ?

La Compagnie de Mulhouse a pour elle les résultats décisifs d'une expérience de quatre années. Dès 1866 elle avait créé huit cents logements, groupés dans deux cents maisons, les unes avec étages, les autres simples rez-de-chaussée. Ces dernières demeures ont une grande chambre de plain-pied qui peut être divisée, et une cuisine. Les autres contiennent, à l'étage, deux pièces et une mansarde. Avec le jardin on mesure une superficie de 180 mètres environ. Les rez-de-chaussée coûtent 2,630 francs, et les autres 3,300 francs.

En quinze ans elles sont acquises par l'ouvrier au prix de 20 ou 25 francs par mois, sauf et compris un premier versement de deux à trois cents francs. Ajoutez que cette cité ouvrière de

Mulhouse s'est annexé en outre des bains, lavoirs, fours, etc., dont les habitants jouissent moyennant une faible rétribution. La Compagnie a retrouvé l'intérêt de son capital, et au-delà ; mais elle renonce généreusement à tout profit.

VII.

Exposition française de peinture; batailles; genre; portraits; paysages; paysagistes étrangers.

Il me semble que voilà bien assez d'heures et de pas consacrés à l'industrie ; l'art nous appelle à son tour. Nous avons une dizaine de musées à voir, disons plutôt à parcourir.

Dès la première inspection de la galerie française un sentiment de regret nous affecte. Cette exposition est évidemment inférieure à celle de 1855. Il suffit de prononcer les noms d'Ingres, Paul Delaroche, Decamps, Eugène Delacroix, Horace Vernet, Hippolyte Flandrin, qui tous ont pris congé de l'art et de la vie, pour établir la certitude de ce jugement.

D'autre part il n'est pas moins vrai que, depuis cette époque, les écoles étrangères de peinture, s'étant approprié l'habileté pratique du pinceau français, menacent aujourd'hui d'at-

teindre les successeurs de ces maîtres, si toutefois l'école allemande ne les a pas déjà surpassés dans les grandes compositions.

Il y a beaucoup de batailles à l'Exposition : elles plaisent au Gaulois belliqueux, qui combat en idée quand il ne peut le faire réellement. La prise de Malakoff, par Ivon, n'est pas une nouveauté, mais on ne peut voir sans émotion cette grande scène de valeur, d'acharnement et de carnage. Protais a exposé trois tableaux de soldats en marche qui ne manquent ni de charme, ni de vérité ; il affecte dans son clair-obscur une gamme de tons éteints, une sorte de crépuscule harmonieux. Bellangé a peint habilement et vivement quelques combats. Il y a bien d'autres toiles encore fort crânes et fort militaires ; mais quand on cherche autre chose que le fracas des baïonnettes et des canons, que ces pantalons garance, et ces affreux képis, qui ne le cèdent en laideur qu'aux tricornes à becs recourbés, il faut se rabattre sur les scènes pompéiennes, sur quelques tableaux de genre, et sur les peintures microscopiques.

Dans les sujets gréco-romains ou pompéiens, après Gérôme et sa fameuse Phryné (toujours très-entourée et pour cause), on rencontre une série d'ouvrages signés d'Aubert, Hamon, Moreau, Lévy, etc. On voudrait un peu moins de ces légères peintures qui ressemblent à de fines



ébauches nuageuses, qui produisent d'agréables photographies, mais qui ne sont pas du grand art assurément.

L'Orphée de Moreau, que la critique de feuilleton a vanté, semble une aquarelle anglaise bien égratignée. Les tableaux de Lévy, qui ont des intentions dans la manière d'Ingres, moins la fermeté et le goût, se rapprochent de fines images précieusement coloriées.

Quant aux Meissonier, dont le mérite très-supérieur est incontestable, ses personnages ne sortent pas encore de la dimension des grandes miniatures ; ce sont des tableaux de cabinet.

Je n'ai pas vu l'exposition particulière de Courbet installée aux Champs-Élysées ; mais, au jugement de ceux qui l'ont vue, cet artiste de la réalité à tout prix ne parait pas, jusqu'à présent, destiné à relever le lustre de l'Ecole française. Dans un autre système, l'habileté de son pinceau, qui m'est connue, eût produit de meilleurs résultats.

A peine glane-t-on çà et là, dans le Palais d'Exposition, quelque bon tableau qui vous arrête sur place et vous fasse réfléchir, comme les Pâtres de Fromentin, la Gardeuse de dindons de Breton ; le Mur de Jérusalem, par Bida ; le Massacre de Varsovie, par T. Robert-Fleury ; la Veuve de Jalabert, la Barque dans les glaces de Poitevin, et deux ou trois charmants petits sujets

de Bonat (1). La manière de ce dernier a quelque chose de vraiment séduisant. Il ne craint, lui, ni l'ombre forte, ni la lumière vive, ni la couleur intense, et son pinceau a trouvé le moyen d'être large et fin tout à la fois.

Heureusement, les portraits vous consolent de la rareté des bons tableaux à grandes figures.

Un Flandrin (exposé par privilége spécial après la mort de l'auteur), des Cabanel, plusieurs toiles de Mme H. Brown (Mme de Saulx), qui sait unir dans ses œuvres la simplicité, la douceur et le charme, et la jeune femme Fellah (par Landelle), ravissante d'harmonie, sont, dans des genres divers, des œuvres très-satisfaisantes et qu'on aime à revoir. Les peintures de Rosa Bonheur sont aussi des portraits, car les animaux qu'elle transporte sur la toile sont vivants.

Je ne dis rien des nymphes, des Vénus et des baigneuses. Si l'on veut de la chair, en voilà !... et fort bien rendue assurément ! L'imitation de la peau, du sang, des veines, ne peut aller plus loin. Mais si vous cherchez l'idée, l'âme du tableau, vous ne trouverez que peu de chose.

Les grandes compositions, les scènes profondément réfléchies, ingénieusement et naturelle-

---

(1) Il faut joindre à ces noms quelques autres encore, comme : Pils, Bouguereau, Hébert, etc.

ment exprimées, ce qui est une parole pour l'âme et qui doit la faire rêver, cet élément invisible qui, en s'emparant du regard, agite et élève l'esprit, sont rares ici. Des compositions comme la Smala, la Jane Gray, la Barque du Dante, l'Apothéose d'Homère, comme les grands tableaux de Kaulbach, vous ne les trouverez pas, si vous les cherchez. Vous avez, en place, une foule de petits cadres où l'on vous sert, soit une pochade d'effet piquant, soit une mignonne imitation des Meissonier, soit une scène spirituelle ou amusante.

Il faut avouer aussi que cette épaisse cohue de tableaux est défavorable à l'œuvre de chaque peintre. Les bons ouvrages ont une tout autre valeur dans l'isolement paisible du salon privé ou de l'atelier, dans une galerie particulière, où l'effet du jour est calculé et l'entourage favorable. Dans les grandes masses populaires, un homme est un enfant, presque toujours un enfant laid; dans le déluge de couleur d'une exposition, un tableau est une image dont les imperfections ressortent en atténuant singulièrement les qualités.

Quant aux paysages, bien vif fut mon désappointement, lorsqu'en cherchant les œuvres des noms les plus vantés, je tombai sur des toiles très-verdoyantes, mais lourdes et sèches, ou sur des effets blafards et rebutants. Beaucoup d'a-

dresse et de talent qui me semblent, autant que je puis en juger, égarés dans une voie trop exclusive.

Si vous voulez une lisière de forêt où les feuilles d'arbres peuvent se compter, où des masses d'un vert sombre et pesant tranchent sur un ciel cru, vous aurez les Rousseau, les Daubigny et tous les imitateurs de ce genre de peinture plastique.

Si vous voulez une sorte d'ébauche en grisaille embue, relevée de quelques taches violettes, avec des négligences de pinceau que l'on a vantées comme l'étincelle du savoir-faire, vous avez les Corot.

Ce n'est cependant pas tout que des *laisser-aller* de pinceau; un tableau n'est pas une palette, et, en même temps, il ne faut pas que le paysagiste s'attende à traduire la nature mot pour mot. Il faut savoir l'interpréter : choisir parmi les détails, accentuer certaines lignes, noyer certains contours. On a mieux alors que la réalité brute, on a la physionomie et l'esprit du site. La nature possède des ressources mystérieuses pour harmoniser les choses. L'air, la vapeur, les reflets, l'heure du jour, les distances, des nuances à peine perceptibles à l'œil, ne peuvent se transmettre sur la toile que dans une certaine mesure. Le paysage trop réaliste et le paysage de convention sont deux erreurs. C'est

dans le milieu de l'échelle que réside le charme et le miroir féerique.

Mais il y a aussi dans les tableaux exposés d'heureuses exceptions. Tournemine, dans ses sites d'Orient, très-lumineux et très-riches de tons, a je ne sais quelle saveur piquante qui manque à beaucoup d'autres. Mais, en général, c'est ailleurs, hors des galeries françaises, qu'il faut, à mon avis du moins, chercher les meilleurs paysagistes.

Dans le Musée bavarois, construit vers le nord du parc, vous avez les ravissants paysages alpestres de Millner, vous rencontrez des Bamberger suaves, des Wœscher riches de dessin et d'effet, des Lier hardis de touche. Dans la galerie anglaise du Palais, deux vues de la Tamise, par David Roberts, vous captivent par leur admirable transparence. Les Belges, les Prussiens, les Hollandais, les Suédois surtout, exposent de fort bons ouvrages. On se demande, en sortant des galeries de France, ce qu'est devenue l'école de Michallon, Bertin, Cogniet, Diday, Decamps, Bonington, Calame, etc. Les nouveaux procédés d'atelier ne l'ont pas fait oublier.

Si je ne dis rien d'une autre section des beaux-arts, celle des dessins d'architecture, ce n'est pas dédain. Ils m'ont intéressé vivement, mais je ne veux pas abuser de la patience de mon lecteur bénévole en le jetant dans les plans et les

coupes, les profils et les élévations, par centaines. Il y a là pourtant un projet de monument devant lequel je ne puis me taire : c'est un beau dessin anglais représentant l'édifice qui recevrait une exposition perpétuelle dans Londres, à South-Kensington. Il a la forme d'un cirque ou amphithéâtre à plusieurs étages : forme antique pleine d'effet et de majesté, et précisément celle qu'une modeste brochure a proposée il y a six ans pour le nouvel Opéra de Paris (1).

En expliquant de quelle manière elle pouvait répondre à toutes les exigences d'un théâtre de premier ordre, dans cet opuscule étaient indiquées certaines dispositions architecturales qui n'auraient pas produit l'aspect un peu massif du projet exposé pour South-Kensington.

Hélas ! la voix de l'auteur, qui recommandait cette forme, s'est perdue dans la solitude et l'éloignement.

A la place d'une œuvre qui tendait vers le grandiose et l'unité d'effet, on a élevé une agglomération de six ou sept bâtiments très-divers les uns des autres, très-étonnés de se voir ainsi accouplés et incapables de former un ensemble harmonieux. Nul doute que l'intérieur de ce théâtre ne devienne très-satisfaisant, mais ses

(1) Un coup d'œil dans Paris, ou observation sur des objets d'art et de goût. J. Techener, éditeur, 1861.

formes extérieures seront toujours regrettables, malgré la bigarrure magnifique de ses détails.

Il serait injuste d'oublier aussi les pastels, les lithographies, les photographies. Mais de même qu'on ne peut tout voir, on ne peut tout décrire. Les pastels sont rares ; il y en a d'une séduction irrésistible. Le mat et le velouté des crayons de couleur, maniés par une main légère et forte, comme celle de Mme Becq de Fouquières, ou de M. Gallbrund, ne se retrouvent au même degré dans aucune peinture à l'huile.

VIII.

École belge; école anglaise; aquarelles; Autriche et peintres du Nord; sculpture.

Si vous revenez aux tableaux de figures, vous découvrez dans les salles étrangères quelques ouvrages remarquables à plus d'un titre.

Ce n'est pas que j'admire exclusivement l'École belge, si vantée. Je n'ai rien trouvé là qui valût le Comte d'Egmont et le Larmoyeur de Gallait. Bischof compose bien; il intéresse. Mais ce n'est pas encore ici de la peinture de premier ordre ; ses formes sont peu étudiées. Leys, d'une grande imagination, et d'une recherche curieuse de dessin et de pinceau, donne par trop dans l'ar-

chaïsme. Il affecte la sécheresse de contour et la gaucherie de dessin du moyen âge dans les sujets de cette époque. Il veut être savant à tout prix ; il l'est comme dessinateur, mais il devient désagréable comme peintre. Toutefois, ses tableaux, reproduits par la photographie, sont très-intéressants. Alors ils plaisent, parce qu'ils sont comme une page tirée d'un vieux manuscrit du treizième ou du quatorzième siècle. Powels, moins étrange, est en même temps meilleur coloriste.

Une quantité de petits drames domestiques anglais attirent la foule. On se presse devant ces compositions très-vives d'action, et de physionomies si animées qu'elles se rapprochent parfois de la caricature. Mais, comme *faire*, l'amateur d'une touche savante est rarement satisfait. Les contours sont durs, la manière lisse, avec je ne sais quels reflets noirs encadrant des couleurs très-vives. On dirait un coloriage sur du carton verni.

De plus, quand les Anglais sont mauvais, quand ils donnent dans la pochade, c'est jusqu'à l'extravagance. Je n'en citerai qu'un exemple : *la Dame bleue*, la dame en corset qui va se mettre au lit, tableau de grandeur naturelle. Sauf un reflet de lampe derrière une draperie, le tout est de cobalt ou d'indigo : le visage, la riche crinière, la chemise, la crinoline

qui tombe sur le tapis, toute la chambre, tout le tableau. On regarde, on rit, et l'on passe. Certes, les exposants du nouveau bleu d'outre-mer doivent être satisfaits.

Mais les peintres anglais ont dans leur galerie d'excellents portraits et plusieurs belles marines.

En outre, ils conservent leur supériorité, depuis un demi-siècle et plus, à l'égard de l'aquarelle. Ce n'est pas qu'ils aient envoyé beaucoup de feuilles parfaitement réussies au concours des beaux-arts. Excepté quelques marines, leurs aquarelles sont devenues trop maniérées, ou n'offrent à l'œil que de folles pochades qu'il faut voir à distance. Mais, hâtons-nous de le dire, il y a, sur ce point, plusieurs exceptions notables. Une aquarelle, entre autres, est tout simplement un chef-d'œuvre : la vallée de Glen en Écosse, par Miles Richardson. Figurez-vous un grand paysage de montagnes, de près d'un mètre, d'une chaleur qui rivalise avec l'huile, et d'une transparence, d'une légèreté que celle-ci n'atteint jamais. En s'éloignant on apprécie l'intensité rare des couleurs ; en se rapprochant on est confondu de la dextérité de la main, de la délicatesse des tons, de la manière dont chaque détail est exprimé sans nuire à l'effet général vraiment ravissant. Cette aquarelle rappelle les meilleures pages de Fielding, Cattermoll, Tur-

ner, Callow, Harding, à la bonne époque de l'aquarelle anglaise. Je dis la bonne époque; car maintenant le papier-torchon, l'abus des additions de gouache, et la prétention d'imiter les effets de la couleur à l'huile, ont jeté les dessinateurs anglais et français dans une mauvaise voie. Chaque manière de dessin et de peinture a ses limites qu'il faut reconnaître pour s'y tenir.

Au delà de la salle anglaise, vous trouverez une partie de l'Allemagne et des contrées du Nord, avec l'Italie, l'Espagne, etc.

Vous êtes arrêté, bon gré mal gré, en Autriche par une composition saisissante. En vain vous voudriez passer outre parce que le temps vous presse, il n'y a pas moyen. La couleur vous arrête, la composition vous cloue sur place. C'est brossé, glacé, empâté, colorié avec une verve sans égale; c'est si éblouissant d'effet que tout ce qui entoure ce grand cadre historique est écrasé! Cet étrange tableau, qui n'est pourtant pas sans défauts, où l'on remarque l'abus des reflets, des contrastes de palette et de certaines ombres noires, représente la Diète de Cracovie en 1773, par Matejiko (1). Il y a là l'étoffe d'un immense talent, si ce talent fait un pas de plus. Mais je ne sais pourquoi cette toile

(1) Ou Matejko.

est marquée : 60,000 fr. Est-elle vendue, ou est-ce une réclame à l'usage des ignorants?

Quand vous êtes remis de cette violente émotion, il vous reste à peine la force de goûter des œuvres fort estimables du reste, comme les scènes rurales de la Suède et celles de la Russie. Ces deux pays comptent plusieurs artistes fort distingués. *Les Naufragés*, par une Danoise, Mme Jérichau, sont une œuvre bien étonnante, quand on pense qu'elle sort du pinceau d'une femme et qu'elle ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'énergie de la couleur, sous celui de l'effet et de la composition. N'oublions pas les deux belles Batailles d'Alexandre Kotzbue, artiste russe, mais qui peint à Munich ; des portraits espagnols très-riches de tons, et enfin une surprise heureuse dans un petit coin de la Grèce, l'Antigone de Litras, élève de Piloty, noble composition sortie de l'école de Munich, classique sans raideur et saisissante d'effet.

Ce n'est pas tout : hors du Palais de cristal, dans les musées particuliers établis au nord du parc, on se plaît à regarder d'excellents portraits belges, et des marines où la nature est parfaitement comprise chez les Hollandais ; et chez les Bavarois, ces paysages dont nous avons parlé, où les hasards de la palette transportés sur la toile ne sont pas acceptés comme le fond du talent. Là vous trouvez un des grands car-

tons historiques de Kaulbach, un des pendants de l'admirable *Bataille des Huns : la Réforme*. Œuvre capitale comme invention et dessin, mais une erreur, il me semble, comme composition. Le peintre a confondu et uni, sous la présidence de Luther, deux sources fécondes qui n'ont pas la même origine, qui ont coulé en sens précisément inverse, et dont l'une était tout l'opposé de la réforme protestante, savoir : la Renaissance. Les croisades, les Grecs réfugiés en Italie, la découverte de l'Amérique, le goût de plusieurs papes pour les arts, le génie des artistes et des savants stimulé par l'exhumation de beaux fragments d'antiquité, ont produit la Renaissance. Une seule cause est commune aux deux révolutions : la découverte de l'imprimerie. On permet aux poëtes d'accommoder l'histoire à leur guise ; je ne sais si pareille licence est admise pour les peintres. Comment expliquer aussi l'omission de plusieurs personnages qui ont favorisé puissamment la rénovation des arts et des lettres, tels que Léon X, François Ier, le cardinal d'Amboise, Montaigne, J. Goujon et même Clément Marot, G. Budé, etc., etc. ?

Dans ce même musée bavarois, vous remarquerez la Mort de César, par Piloty, qui ne laisserait rien à désirer si le visage de César avait plus d'expression, et qui ne suffit pas pour la gloire de ce maître auquel tant de jeunes ta-

lents sont redevables d'un enseignement si fécond. Vous ne pouvez voir sans un vif intérêt la Jeune Martyre de Marx, qui n'a pas été appréciée à sa valeur, la Marie-Thérèse de Liezenmayer, l'Attaque des retranchements de Schamyl, par Horschelt, et les Blessés de Solferino, par Adam, émouvant épisode qui honore l'artiste en faisant maudire la guerre et les batailles !

Une question maintenant : Ces expositions ont-elles permis de porter un jugement définitif sur le mérite relatif des Écoles diverses qui ont concouru? Je ne le crois pas. Les grandes peintures monumentales manquent ici. La fresque ne se transporte pas. Si Flandrin, mort il y a si peu de temps, vivait encore, il se trouverait bien pauvrement représenté au Champ de Mars. Par la même raison, les peintres de Prusse et de Bavière n'ont pas d'exposition complète. A Munich, à Spire, à Dusseldorff, à Berlin, dans d'autres villes d'Allemagne, il y a des pages historiques qu'on ne peut détacher des murailles et qui sont la gloire de ces Écoles.

Je me suis tu jusqu'à présent sur les Italiens ; c'est que, malgré quelques tableaux fort estimables et justement appréciés qui les sortent de l'abaissement où était tombée la peinture italienne, leur triomphe est écrit dans le marbre. Les compatriotes de Canova et de Tenerani continuent à tailler la pierre de Car-

rare ou de Paros avec une dextérité sans pareille. Ils la caressent, l'assouplissent et la modèlent d'une façon étonnante. Ce sont les premiers ciseleurs du monde. Les sculpteurs français ont exposé de belles statues, plus classiques et plus élevées de style que celles des Italiens, bien étudiées dans l'ensemble du corps humain, bien conçues sous le rapport de l'aspect que doit offrir un beau marbre envisagé de différents côtés. Mais la manière italienne, moins heureuse sous ces divers rapports, est plus séduisante : hardie, élégante, recherchée dans le détail, souvent un peu maniérée, elle réussit toujours à captiver la foule.

Dans le Napoléon mourant de Vela, l'expression est forte, pathétique, l'idée habilement traduite, et le travail des accessoires merveilleux.

Dans les Amours des anges, de Bergonzoli, l'agencement des figures vous remplit d'étonnement ; ce marbre est comme un rêve vaporeux, où s'entrelacent et s'élèvent des figures aériennes de grandeur naturelle, avec un élan, une légèreté audacieuse vraiment idéale.

La *Pietà* de J. Dupré, de Florence, est une œuvre qui touche au grandiose.

Dans l'Eve de Fantachiotti, on est frappé d'un contraste qui partout ailleurs serait une

faute grave, et qui est là un trait de génie : le visage d'Eve est d'une beauté ineffable, mais toute candide et toute jeune. C'est l'innocence au printemps de la vie. Elle a seize ans à peine, tandis que le corps annonce une femme accomplie, et non plus une jeune fille. Eve, on le voit, sera la mère du genre humain.

Après cela, je n'ai plus le loisir d'examiner ici et de louer les Cavaliers en bronze de Frémiet, le petit David français de Ramus, l'Ugolin de Carpeaux, le Faune à l'enfant, l'Adolescence, le Corybante, plusieurs autres marbres remarquables, et des figures envoyées par la Suède, l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis. La Grande-Bretagne aurait pu se dispenser d'exposer un grand Napoléon Ier en bronze dont la physionomie est parfaitement anglaise. Les traits sont ceux du fameux capitaine, et cependant ce visage est anglais. Preuve de la force des habitudes natives. Comment se défaire d'un type incarné en nous dès l'enfance? C'est ainsi que tant d'artistes français donnent aux têtes de Christ et d'apôtres des physionomies parisiennes, et qui pis est, sans s'en douter le moins du monde.

IX.

Sortie de l'enceinte; fête du 15 août; conclusion; immensité de l'œuvre; critiques; résultats futurs.

Mais il est temps de prendre du repos. Le jour baisse, la nuit va venir, tout s'assombrit. Alors les phares s'allument. Le phare français, qui s'élance à une grande hauteur, donne des feux rougeâtres dont l'intensité n'est bien appréciée qu'à une certaine distance. Il faut les voir du pont de la Concorde pour en bien juger. Le phare anglais émet une lumière blanche d'une vivacité extraordinaire. Il est supérieur en éclat au premier. Quant au pavillon français des feux électriques, c'est tout autre chose. Peu élevé, il n'est destiné qu'à projeter une lumière mobile, éblouissante au delà de toute expression, sur les objets du parc qui l'entourent. Gare à vos yeux! le rayon marche, il vous atteint malgré vous; vous êtes comme plongé dans cette fournaise qu'on appelle le soleil : il faut fuir et se cacher; c'est d'un éclat à perdre la vue! Sauvons-nous donc! la porte de sortie est ouverte. Je ne rentrerai plus; et cependant je n'ai pas tout vu. Qui pourrait se vanter d'avoir tout vu? Forcé de faire quel-

ques sacrifices, j'ai négligé le *Jardin réservé*, dont les éléments me sont à peu près connus ; un fac-simile des catacombes, quelques expositions spéciales du parc et de la rive, et l'annexe agricole de Billancourt.

A la sortie, les aboyeurs d'omnibus et de tapissières vous entourent aussitôt.... « Montez, monsieur !... Encore une place! Palais-Royal ! la Porte-Saint-Martin ! » Et ils vous saisissent, les malheureux ! ils vous poussent dans leurs voitures en protestant qu'ils partent..... mais ils ne partent pas. Il faut d'abord que la machine roulante soit surchargée. Le cocher, qui a ses instructions, fait semblant de fouetter ses chevaux, et les chevaux piaffent. Vous croyez partir ; mais les roues tournent dans un cercle, vous ne quittez pas l'entrée du pont d'Iéna. Vous perdez toute philosophie et toute patience, et vous déguerpissez de l'omnibus. Vous demandez un fiacre. Point de fiacre, tout est retenu. Une américaine s'arrête, venant de Passy. C'est votre salut. Vous vous élancez dans l'immense véhicule qui glisse sur des rails pour vous déposer à l'issue des Champs-Elysées. Là il change de roues pour aller plus loin.

Si la fatigue d'une écrasante journée à l'Exposition vous fait sortir plus tôt du parc, vous pourrez monter la rampe adoucie du Trocadéro

et vous asseoir sur la pelouse. Il y a six mois que trois mille hommes y travaillaient le jour, relevés la nuit par trois autres mille qui continuaient les travaux à la lumière des torches. Maintenant c'est une pente douce bordée vers le sud par un talus. Délicate attention, pour le jarret des Parisiens, de cette administration municipale qui aime tant à niveler et uniformiser ; une attention qui a coûté 17 millions.

Au 15 août, jour de fête officielle, le gazon vert disparut sous une mer de spectateurs qui débordait jusque sur les quais et les avenues. Des théâtres élevés en plein air, des mâts de cocagne, et des jeux de toute espèce, avaient attiré une affluence extraordinaire. Deux longues rangées de boutiques s'éclairèrent le soir à gauche et à droite de l'amphithéâtre, formant deux avenues égayées par des girandoles lumineuses de verres de couleurs. Des candélabres gigantesques couvrirent de leurs feux toute cette grande esplanade ; la Seine réfléchissait comme un vaste incendie.

On annonçait un feu d'artifice tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable. Mais mes forces étaient épuisées. J'allai reposer mes yeux, fatigués de voir et d'admirer, sur un doux oreiller depuis longtemps désiré. L'obscurité de l'alcôve m'était devenue plus agréable que toutes les merveilles de la pyrotechnie.

L'Exposition, que nous avons ici passée en revue à tire-d'aile, se reposait quand je la vis; c'est-à-dire qu'elle jouissait d'un calme relatif, abandonnée des Parisiens et n'ayant alors aucun visiteur couronné. Cet entr'acte permettait de circuler paisiblement et d'observer à son aise.

Parmi les curiosités européennes que le Champ de Mars exhiba en 1867, la présence (sans parler des princes africains) de tous les souverains de l'Europe, à l'exception du pape et des reines d'Espagne et d'Angleterre, n'aura pas été la moins intéressante.

Le monarque qui s'efforça inutilement de réunir ses collègues en congrès politique, il y a quelques années, les a fait venir enfin dans sa capitale pour le congrès de l'industrie. La situation des affaires n'en paraît pas sensiblement améliorée en face d'un avenir inquiétant, obscur, et tout l'argent versé dans Paris par les mains étrangères n'aura été qu'une goutte d'eau dans l'océan financier de la France, malgré ce grand mouvement humain qui, pendant plus de sept mois, tripla le nombre des voyageurs et le poids des marchandises sur les mers, sur les routes et les chemins de fer du globe.

La Compagnie Impériale chargée de l'entreprise à ses risques et périls a mis là, dit-on, douze millions, dont moitié, au mois d'août, n'était pas encore rentrée dans ses coffres; mais il lui

reste trois mois devant elle et que de gens tardifs arriveront encore (1) !

Soyons justes envers cette Exposition. Elle mérite cette affluence. Un homme actif dépenserait cinq mille francs et ferait cinq mille lieues, qu'il ne verrait pas la moitié autant de choses curieuses. C'est l'univers photographié, un microcosme dans un enclos de 147,000 mètres; c'est l'encyclopédie de l'industrie, de l'art, et même de l'intelligence ; car sans la science et l'esprit rien ne s'invente, rien ne se perfectionne.

Sous le rapport de l'apparence extérieure, mettez en imagination, à Bagdad, les richesses de toutes les caravanes du monde, déballées dans le palais d'Haaroun-al-Raschid, et vous aurez une idée de ce concours de toutes les opulences.

L'œuvre, assurément, ne manque pas de censeurs. Elle a ses défectuosités comme toute entreprise humaine, et comme tout ce qui sort d'une extrême civilisation. Les uns, au nom du commerce

(1) Le dernier dimanche de l'Exposition, au prix de 50 c. d'entrée, destinés pour les hospices de Paris, on a compté 110,000 visiteurs. On assure que la Compagnie recueille un bénéfice d'environ trois millions. Le Gouvernement avait contribué aussi pour six millions. En totalité vingt-quatre millions avaient été dépensés. En février 1868, on annonçait que le Palais de cristal avait été vendu un million cent mille francs à des entrepreneurs.

de Paris, se plaignent du tort que l'Exposition fait aux magasins de la ville: on y entre moins, on y achète moins, et le marchand qui expose au Champ de Mars est obligé d'y entretenir des commis et des surveillants. Les autres, au nom de la moralité publique, signalent les conséquences vicieuses de ces agglomérations d'hommes et de ces réunions du parc prolongées jusque dans la nuit. Ils ajoutent que l'art y manque de décence.

Il y a du vrai dans ces critiques, mais il ne faut rien exagérer. Tout est proportionné. Les mêmes inconvénients se retrouvent en petit, dans de moindres réunions; celle-ci n'est que temporaire, et, sous certains rapports, les grandes capitales ne sont que des expositions perpétuelles. Oublions le mal, et ne voyons que le bien.

Cette centralisation excessive n'aura, d'ailleurs, duré que six mois. Elle aura appris aux peuples et sans doute aux souverains venus de tous côtés, à se mieux connaître et à s'estimer, à rivaliser dans la noble carrière du travail, à apprécier les fruits de la paix. Dans huit semaines commenceront l'emballement et la démolition. De tout ce qu'on a vu il ne restera plus rien au Champ de Mars, si ce n'est de la poussière ou de la boue, du sable, et des soldats apprenant à se faire tuer et à tuer les autres. Où régnaient l'art et l'industrie, le *chassepot* triomphera.

Au souvenir de ce mélange mémorable de toutes les œuvres humaines et de toutes les nations, on voudrait tirer le pronostic de l'avenir, se procurer un avant-goût de l'état futur du globe. Toutes les nations de la terre viendront-elles un jour se réunir périodiquement, par fragments d'élite, dans les lieux les plus civilisés? La vapeur et les rails vomiront-ils alors, chaque année, des compagnies d'émigrants vers les grands centres de civilisation? qui pourrait affirmer la négative? Tout est possible en ce genre, après ce que nous voyons en 1867. Le monde européen se transforme; l'homme de la glèbe, la vie limitée et bien assise, disparaissent. Les peuples s'unifient pour mieux se lier et se confondre. Ils secouent le joug de l'autorité individuelle, et ne veulent que des pouvoirs collectifs et temporaires plus flatteurs pour l'orgueil des masses. Et puis, on vit autant où l'on n'est pas qu'où l'on est. L'ardeur du gain pousse les hommes en tous sens, secoue les cités et les campagnes, groupe et associe les individus. L'allure modeste, concentrée, des siècles antérieurs change et s'active de plus en plus. Est-ce un signe de développement prospère et durable ou de dissolution? De plus habiles prophètes que moi le diront.

TABLE DES MATIÈRES

18548 Paris. — Imp. RENOU ET MAULDE, rue de Rivoli, 144

